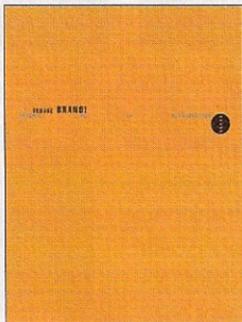


# Cesare Brandi restauré

**Théorie de la restauration**, Cesare Brandi, traduit de l'italien par Monique Baccelli, éd. Allia, 136 p., 9 €.

Par **Vincent Huguet**

À l'heure où les ruines de Pompéi s'effondrent sur fond d'incurie nationale et où certains parlent sans rire de reconstruire en plein Paris le palais des Tuileries, le moment paraît bien choisi pour republier en français la célèbre *Théorie de la restauration* de Cesare Brandi, publié en Italie en 1963. Dans la belle mise en pages des éditions Allia, la nouvelle traduction réalisée par Monique Baccelli est certes une bonne occasion de redécouvrir ce livre pour les spécialistes de la patine et des lacunes de pigments, mais c'est surtout une invitation, pour tous ceux qui s'intéressent à l'art, à se plonger dans une réflexion qui dépasse largement la question de la restauration. Cesare Brandi (1906-1988) fut un grand critique et historien de l'art, mais aussi un homme de terrain, qui forgea ses convictions sur les chantiers de restauration des fresques de Mantegna à Padoue ou du Campo Santo de Pise. En 1939, il créa l'Institut central de restauration de Rome, qui fit école dans toute l'Europe et assura à son fondateur le titre envié de « père de la restauration moderne », ses idées étant largement reprises dans la charte de Venise (1964), accord international sur la façon de restaurer les œuvres d'art et le patrimoine historique. Au contraire de ce que préconisait



Viollet-le-Duc au siècle précédent, Brandi soutient, dans une période où les guerres ont provoqué de nombreuses destructions, que « la restauration doit viser à rétablir l'unité potentielle de l'œuvre d'art, à condition que cela soit possible sans commettre un faux artistique ou un faux historique, et sans effacer la moindre trace du passage de l'œuvre d'art dans le temps ». Une proposition que l'auteur construit en s'interrogeant sur la nature de l'œuvre d'art, dans laquelle il distingue l'« instance esthétique » de l'« instance historique », amenant le lecteur à se demander à son tour ce qui constitue l'essence d'une œuvre. Car, ce qui fait la force de Brandi, c'est une écriture à la fois sensible et rigoureuse, décrivant le moment où l'œuvre d'art « entre dans le monde de la vie », et démêlant les différentes strates de son « historicité ». C'est aussi un regard clair, sur les façades des églises romaines comme sur les peintures antiques, qui permet de comprendre en quelques phrases comment le simple élargissement d'une rue peut tout changer pour un monument, fût-il dessiné par Michel-Ange. Si la seconde partie du livre (« Appendices ») est plus technique, abordant la question des vernis ou des cadres, elle cite néanmoins des exemples célèbres (restauration de *L'Agneau mystique* de Van Eyck) et confirme que la pensée de Brandi n'a pas vieilli : bien sûr, les techniques ont beaucoup évolué en quarante ans, mais les principes, eux, restent inchangés, et il n'est pas certain qu'ils aient été mieux formulés depuis. □